SOMMES-NOUS ENCORE DES JUIFS DU PAPE ?

Il me faut avant tout remercier les dirigeants de l’ACJP, et ses présidents passés et présent, Robert Milhaud, Roger Klotz et Gilbert Montel, pour m’avoir honoré de cette invitation à participer à ces journées.

Jean-François HURSTEL-CREMIEUX

Je suis ici parmi vous, chers cousins, en cette veille de Yom Ha Shoah, avec ma chère épouse, mais aussi avec Maman, qui doit le quart de ces ancêtres à cette région où elle trouva refuge durant les années d’enfer. Ses ancêtres cordonniers à St Rémy l’auraient-ils imaginé ?
Trêve de sentiments personnels. Je trace ces lignes durant le temps de Pessah. Sous le signe de la liberté, par la transmission de la légende, mais d’abord à travers des questions.

Je vais donc vous inviter à partager quelques questions, qui interrogent, en quelque sorte, la boite à outils de l’anthropologie du judaïsme.

« Sommes-nous encore des Juifs du Pape ? », est l’objet de ma réflexion aujourd’hui.
Que les choses soient claires. Il n’y a plus de Juif du Pape depuis la Révolution Française. Parce qu’eux et leurs descendants ont été immédiatement, non plus des juifs en France, mais des Français, provençaux de confession juive.
Comme l’Eternel avait libéré les descendants d’Abraham, d’Isaac et de Jacob du joug de Pharaon par l’action de Moïse, les carrières se vidèrent, vers une nouvelle terre promise.
Leur descendance a montré un exemple rare d’assimilation, et même, au sens sociologique, d’acculturation à la société qu’ils contribuèrent à forger : la République Française.

Mais qu’est ce qui fait que plus de deux siècles après, nous, souvent leurs descendants, soyons ici ? Qui sommes-nous, qu’est ce qui nous anime, nous motive, qu’est ce qui, dans notre identité présente, nous attire dans l’histoire de ce petit monde disparu ; mais aussi et surtout, qu’est ce qui fait que certains parmi nous soient prêts à se dire judéo-comtadins aujourd’hui ?
Il nous faut donc évoquer ce que l’on entend par Diaspora, mais aussi, et surtout, revenir sur ce qu’historiens et sociologues ont appelé l’Israélitisme.

Diasporas

L’histoire de l’humanité est faite de déplacements de populations, d’émergence, de mélange et de disparition de peuples, au gré des caprices de la géographie et des climats, de la volonté des hommes ou de leur folie.

Mais ne considérons que l’ère historique, celle des deux derniers millénaires. Vers l’an 70, la chute de l’antique royaume juif est à l’origine d’un vaste exode, d’une dissémination sur d’autres rives de la Méditerranée.
Ce que les Juifs nomment Galout, les Grecs l’appelleront diaspora. Ce terme est resté dans le langage commun pour désigner tout peuple dispersé à partir d’un territoire vers d’autres lieux, d’où il reconstitue des communautés de mémoire et de destin.
Vous n’avez pas manqué de noter, ça et la les dérives de ce terme qui, cohérent à propos des Arméniens, n’a pas trop de sens à propos des motards ou des homosexuels, groupes fort respectables par ailleurs. Je précise aussi que de subtiles distinctions peuvent surgir, à propos par exemple des espaces sociaux transnationaux que la mondialisation rend de plus en plus nombreux.

Cette définition géographique est insuffisante, car le phénomène s’inscrit aussi dans le temps, dans la durée.

Le premier enjeu à décrire est le maintien de l’identité du peuple. Mais les effets de l’assimilation dans la société d’accueil sont ce qu’ils sont, et ce qu’il reste de la culture des origines demande une reconstruction permanente, d’où la nécessité de recentrages fréquents.

La volonté de fidélité à un noyau dur identitaire s’avère plus difficile à chaque génération, et un double mouvement s’opère, puisqu'on est à la fois dans deux systèmes culturels, dans un entre-deux fait de compromis variés.

La religion peut alors jouer son rôle central, proposant les références les plus absolues. Là encore, la recherche de la vérité originelle expose au risque de durcissement, pour ne pas dire d’orthodoxie voire d’intégrisme, avec dévotion à des croyances et des pratiques ici aussi reconstruites sur des mythes.

Les Juifs du pape constituaient à l’évidence une diaspora, et c’est le rôle qui leur était attribué par la société d’accueil, si j’ose dire. Mais, s’ils existèrent durant deux siècles, leur émancipation ne semble pas avoir créé de nouvelle diaspora, puisque nous n’arrivons pas à identifier, après deux nouveaux siècles, une communauté judéo-comtadine spontanément active avec une vie sociale permanente.

Si nous ne sommes pas une diaspora de diaspora, nous avons pourtant quelques points communs ;
Et cela m’amène à demander si ce qui nous rassemble est l’israélitisme, et s’il existe encore.

Israélitisme

Le siècle qui a suivi l’émancipation a vu se révéler un groupe social original, tout particulièrement en France, mais aussi en Hongrie.
Avant l’émancipation, sous l’ancien régime, on naissait, on vivait et on mourrait dans un milieu social, une religion, un territoire. Il n’était question d’aucun ascenseur social, d’aucune passerelle transculturelle.

Il va alors y avoir plusieurs changements révolutionnaires.

D’une part la citoyenneté, et, d’autre part, la laïcisation de la vie publique, particularité française, aboutissant à la Loi de 1905.
Le petit-fils du Juif de la Carrière est devenu un citoyen français de confession juive.
Le terme «juif» étant lié à trop de connotations historiques péjoratives, on dira «israélite», comme pour afficher l’évidence d’une respectabilité légitime, loin des mythes délirants du «juif errant», des crimes rituels, du goût de l’argent mal gagné, et d’autres abominations. Bien des pages ont été écrites à ce propos.
L’israélite se vit comme d’abord Français, et même, nous le savons bien, un peu plus français que les autres, à l’école, à la guerre, dans sa vie professionnelle.
Partout, durant le siècle qui s’étend de l’abandon du serment « more judaïco » sous l’impulsion d’Adolphe Crémieux, aux lois de Vichy, l’israélite offrira à voir un modèle d’intégration, qui n’empêchera pas la racialisation de l’antijudaïsme en antisémitisme, l’affaire Dreyfus et le reste.

Puis c’est l’antisémite ou celui qui ne sait pas trop, qui dira « israélite ».

Historiens et sociologues ont donc défini ce qu’ils appellent dans leur jargon un modèle, celui de l’Israélite, français depuis des générations, de religion ou d’origine juive.
Pour résumer, l’israélite théorique est d’abord français, a une relation polie mais distante d’avec la religion, avec laquelle il revendique toutefois un lien ; il n’imagine pas que l’antisémitisme dépassera les gesticulations de quelques farfelus, et encore moins que les juifs peuvent avoir un état.
Et pour une majorité d’auteurs, ce modèle appartient au passé, puisque la Shoah a eu lieu, et que l’Etat d’Israël a vu le jour, qu’il a réussi la renaissance d’une langue, l’assimilation de ses immigrants, la victoire de guerres d’indépendance, etc.
A partir de ce moment, vous remarquerez que les Français qui se disaient « Israélites », acceptent de se nommer «Juifs».

Les distinctions liées à l’origine géographique, chez les Juifs de France, ont acquis un caractère folklorique, puisque, même chez ceux dont la généalogie est strictement juive, il est rare de n’observer qu’une branche géographique d’origine, a fortiori métropolitaine.
Les distinctions entre appartenance ashkénaze et séfarade se font plus volontiers à table qu’à la synagogue, à travers les recettes transmises par des grands-mères dont on situe mal l’origine géographique des grands-parents…

Et pourtant, il y a une tentation de reconstruction identitaire, celle que l'on nous propose parfois à travers une appréciation de communauté «aristocratique» au sein de la judaïcité, vision élitiste liée à l'ancienneté de l'ancrage en Provence.

Mais, à l'orée de ce siècle, cette option a plus de défauts que d'avantages.
Elle me fait penser à cette phrase que rédige Romain Gary dans 'Education européenne' :
« le patriotisme c'est l'amour des siens, le nationalisme, la haine des autres »

Alors, comme Edgar Morin nous propose le néo marrane et le post marrane,
j'ai pensé que, s'il n'y a plus d'israélite, il y a des néo israélites ou des post israélites.

Vous savez qui furent les marranes, juifs du silence devant l'inquisition ibérique, professant le catholicisme dans leur vie publique, et leur judéité dans le secret familial, tentant d'éviter le bûcher, jusqu'à ce qu'ils trouvent un refuge, Amsterdam, Bayonne ou la Carrière.

Comme tous les saloniciens, Morin est un descendant de marrane. Mais il est athée, longtemps communiste, et sera résistant. Opposé à tout communautarisme, il définit donc néo marranisme et post marranisme, aboutissant à la justification de la solidarité avec tous les opprimés, mettant en garde contre la transformation du persécuté en persécuteur.

Alors oui, il peut y avoir des néo israélites, français humanistes, sachant à quoi aboutissent les discriminations, fussent-elles positives, sensibles aux injustices et solidaires des plus vulnérables, laïques sans renier la force de leurs origines.

Ce modèle nous protège du risque de reconstruction identitaire élitiste qui serait excluant par rapport à bien des coreligionnaires ou compatriotes.

Comme l'exprimait Darius Milhaud, « Français, provençal, de confession juive » : quel magnifique programme, qui prend ses racines dans une riche histoire et apporte de quoi enrichir le présent et l'avenir.

Jean-François HURSTEL-CREMIEUX
Premières Rencontres Judéo-Comtadines – Avignon - 14 et 15 avril 2007